

Philippe BRADFER



Photo : © J.-L. Geoffroy

Par Joseph BOUCHEMIN

2002

Ceux qui connaissent un peu Philippe Bradfer ont pu s'étonner de lire sous sa plume un premier roman noir. Lorsqu'il a récidivé, sans doute chacun a-t-il compris qu'un écrivain peut cacher un personnage, un être humain hors du commun.

Entre la lecture de l'œuvre et la rencontre de l'homme, il y a un monde. Et il est bien difficile de choisir s'il faut préférer l'homme ou l'écrivain.

Après tout, puisque les deux existent, ne nous privons d'aucun plaisir...

Biographie

Philippe Bradfer est né à Tirlemont (Belgique) le 24 janvier 1957. C'est dans cette région, traversée par la frontière linguistique, qu'il va passer les vingt premières années de sa vie, ce qui ne l'empêche pas de rester profondément attaché à la vallée de la Semois où il aurait pu naître, comme son père et son grand-père...

De ces jours heureux il a gardé le goût des récits et du mystère, le plaisir des balades en pleine nature ainsi qu'un attachement profond aux pays de France qu'il découvre à l'occasion des vacances familiales. Après le temps des études primaires et secondaires, qu'il termine à Jodoigne en 1974, vient celui de l'université. À Louvain d'abord, où il obtient sa licence en Philologie romane ; à Louvain-la-Neuve ensuite, où il étudie les Relations internationales. Il commence à enseigner le français au Collège technique Saint-Jean de Wavre en 1983. Pour le jeune diplômé passionné d'histoire et de littérature, le choc est rude mais les difficultés rencontrées par les élèves qu'il côtoie quotidiennement le convainquent vite de l'importance de la tâche à accomplir.

Ainsi prend-il notamment à cœur de défricher pour ses classes de nouvelles voies d'accès à la littérature, collaborant autant que possible avec tous ceux qui s'efforcent de développer la pratique de la lecture chez les jeunes. Mais ses préoccupations ne s'arrêtent pas là. Dès 1984, il entreprend à l'UCL une recherche doctorale dans le cadre de laquelle il s'interroge sur le rôle politique des artistes et des intellectuels et, plus largement, sur la place de la culture dans la société.

C'est donc au terme d'un long détour qu'il se lance, en 1993, dans la création romanesque. Commence alors une aventure étonnante qui aboutit en 1999 à la publication de ***La nuit du passage***, un premier roman qui entraîne le lecteur sur les quais de Meuse, à Givet, en compagnie du

Philippe BRADFER - 6

commissaire Jean-François Lartigue. Il récidive en 2001, avec ***La fiancée du canal***, un nouveau récit d'énigme criminelle qui mène son enquêteur aux portes de l'Argonne ardennaise. Précisons toutefois qu'en le conduisant sur ce que l'on appelle communément les « lieux du crime », cette entrée en littérature conserve à ses yeux une grande part de mystère...

Philippe Bradfer vit aujourd'hui à Louvain-la-Neuve. Il est marié et père de trois enfants.

Bibliographie

- ***La nuit du passage***, roman, Éditions Luce Wilquin, 1999, coll. *Noir pastel*.
- ***La fiancée du canal***, roman, Éditions Luce Wilquin, 2001, coll. *Noir pastel*.
- ***Ét coule la Meuse***, nouvelle, Les Amis de la Grive, n° 168, Printemps 2003, pp. 14-16.
- ***Le voile des apparences***, nouvelle, Système B, collectif, Éd. Luce Wilquin, 2003, coll. Noir pastel, pp. 67-93.
- ***Le masque de l'espérance***, nouvelle in Bologne, l'imaginaire, collectif (Philippe Bradfer, Caroline Lamarche, Jacques Mercier), Presses universitaires de Louvain, 2004, pp. 21-57.
- ***Le masque de l'espérance***, roman, Éd. Luce Wilquin, 2007, coll. Luciole.

Quelques extraits

La main du commissaire Lartigue était retombée lourdement sur la table, sans lâcher la lettre qu'il venait de lire. Il avait aussitôt détourné les yeux et son regard, encore rempli de surprise, avait erré un moment devant lui, avant de s'abandonner par la fenêtre aux miroitements des eaux bleutées de la Meuse.

Quelques images floues, mêlées à de troubles sensations, refluaient déjà de sa mémoire, lorsque le quai commença de s'assombrir. Un nuage passait, qui peu à peu lui dévoila sa silhouette dans le reflet de la vitre.

Cette apparition inopinée l'avait d'abord contrarié, et il n'y avait guère prêté d'attention. Puis, comme les traits de son visage ne cessaient de se préciser, il se surprit à le scruter, malgré lui, presque avec défiance.

L'homme qui s'interposait ainsi entre le fleuve et lui l'intriguait. Il avait la tête légèrement inclinée, comme un enfant à l'affût de la face cachée du monde, et à force de l'observer il éprouva le sentiment déplaisant que quelque chose dans ce double lui échappait.

Cette étrange confrontation ne dura que quelques instants, le temps d'un malaise vague et fugace que dissipa la réapparition du soleil. Et renouant avec le cours du fleuve, il se sentit emporté par un flot de souvenirs épars qu'il s'efforça de rassembler.

C'est alors qu'émergeant des profondeurs de l'oubli, le fil des événements se reconstitua et que, d'un seul coup, il se retrouva plongé dans la nuit.

La nuit du passage, les premières lignes, pp. 7 et 8.

Lartigue s'était couché de bonne heure, tout en sachant qu'il ne trouverait pas le sommeil. À dire vrai, la présence de Mathilde lui manquait. S'il avait pu, il serait allé la voir et il lui aurait parlé de toute cette affaire. De son père aussi...

Il lui aurait dit des choses dont il n'avait jamais parlé à personne. « Même pas à moi... », songea-t-il. Il lui aurait parlé de ces bouts de vie que l'on s'est empressé d'enfourer pour mieux les oublier. De ces moments d'aveuglement où de fausses certitudes vous empêchent de comprendre...

Il avait les yeux grands ouverts sur l'obscurité, et il lui sembla que son esprit s'accordait peu à peu au calme de la pièce dont les contours se redessinaient insensiblement.

Comment avait-il pu?... La question se fit insistante. Subitement, la pièce se mit à tourner, ses pensées se brouillèrent, jusqu'à ce que l'image de la petite Céline lui revienne à l'esprit, tenace, claire comme une étoile.

Il songea à elle longtemps, s'abandonnant à sa présence douloureuse. Il revit encore la silhouette d'enfant, retrouva l'expression du visage et puis, à nouveau, l'écho de son cri dans la nuit. Autant d'instant qui, à présent, lui fourrageaient l'âme.

C'est à ce moment qu'il comprit que le cri de Céline était celui de sa propre douleur.

Comment avait-il pu? Oui! Comment avait-il pu vivre toutes ces années avec cette idée présomptueuse qu'il en avait fini avec la mort de son père? Pire encore! Comment avait-il pu faire de cette mort ce qu'il en avait fait?

Il fallait aller jusqu'au bout. Les mots de Mathilde lui revinrent en mémoire, et il s'aperçut qu'il venait seulement d'en mesurer toute la portée. Aller au bout de cette enquête, c'était d'abord aller au bout de lui-même, c'était forcer sa propre porte.

Et pour la première fois, il se sentit heurté de plein fouet par l'abrupte vérité : alors que son père se débattait avec sa propre existence, il s'était replié sur la sienne, considérant comme une injustice faite à son insouciance ce qu'il avait pris pour un aveu de faiblesse.

Au fil des mois, il avait ainsi laissé se défaire tous les liens de leur entente, et le fossé qui les séparait n'avait cessé de se creuser. Jusqu'au jour où il s'était rendu compte qu'ils échappaient l'un à l'autre, qu'ils n'étaient plus que deux étrangers. Il venait d'avoir dix-huit ans et il réalisait maintenant qu'il avait été incapable de concéder la moindre parcelle de ses certitudes au désarroi de cet homme.

Comment avait-il pu?

Il y avait du désabusement dans sa question et, en même temps, il comprit que le fait de se la poser était une victoire sur lui-même. Rassérénié, il se laissa aller et l'image si longtemps refoulée se recomposa naturellement. Ce fut comme une acceptation et, l'espace de quelques secondes, il revit le corps, recroquevillé sur lui-même, dont les bras enserraient encore l'arme qui avait servi à accomplir l'irréparable geste.

Son père parti, il s'était laissé happer par la vie, sans se retourner, trop pressé d'oublier, enfin libéré de cette tension trop lourde à porter.

Et voilà qu'aujourd'hui le passé l'avait rattrapé, qu'une petite fille s'était mise à hurler du fond de sa mémoire qu'il n'est jamais trop tard pour chercher à comprendre et que l'on ne vit bien qu'en paix avec soi-même.

Alors seulement, il laissa venir à lui l'immense tendresse qu'il avait enfouie au plus profond de lui-même et, retrouvant le chemin de son enfance, il prononça le seul mot capable d'exprimer à lui seul tout ce qu'il éprouvait à cet instant précis: « Papa ! »...

Et c'est avec un sourire de contentement qu'il ferma les yeux.

La nuit du passage, pp. 108-110.

Du pont où il s'était arrêté, la première chose que Lartigue remarqua fut cette petite plaque bleue indiquant le numéro de l'écluse de Pont-à-Bar. Le numéro 6.

La maison de l'éclusier n'était qu'à quelques mètres. Sur un des ses appuis de fenêtre, un chat dormait au soleil. En face, contre la façade du café, il remarqua un vieux Solex. La porte était ouverte, et il reconnut la voix du cafetier.

L'eau du canal n'avait pas une ride. Ici, on commençait seulement à s'ébrouer. Sur le quai, une femme en peignoir promenait un caniche. Un homme en survêtement sortit du café, une baguette sous le bras, puis remonta à bord d'un yacht blanc battant pavillon néerlandais.

Ce qui frappait Lartigue, c'était cette atmosphère paisible, presque irréelle, à l'image de ce chemin d'eau s'enfonçant devant lui entre deux rangées d'arbres. Pas de fièvre, pas d'agitation. Rien que ces silhouettes aux gestes lents.

Quelque chose pourtant l'empêchait de goûter à cette quiétude. Sur le moment, il songea que lutter contre l'oubli, c'était nécessairement raviver de vieilles douleurs, rouvrir d'anciennes plaies.

*Alors seulement, il réalisa que la longue silhouette noire de la **Belle-Hélène**, à moitié engloutie par les eaux stagnantes, n'était plus qu'un lambeau de passé.*

La nuit du passage, pp. 168-169.

Comme il débouchait dans la cour extérieure, Lartigue fut pris d'un mauvais pressentiment. Devant lui, la voiture qui bloquait l'accès était vide. Poursuivant sa course, il obliqua sur sa droite. Instinctivement, il avait sorti son arme. Car il en était sûr, les coups de feu qu'il venait d'entendre ne provenaient pas du Ruger de Beaufort.

À l'angle du bâtiment, ce fut le choc.

— Nom de Dieu !... Manu, vite, appelle de l'aide !

À quelques mètres de lui, Beaufort gisait sur le dos, son revolver à ses côtés. Touché à la poitrine et à l'épaule, sa chemise était auréolée de deux taches rouges. La rage au coeur, le commissaire se précipita à ses côtés, chercha son pouls tout en essayant de se faire une idée de la gravité de la blessure.

— Vous allez vous en tirer..., dit-il, en considérant avec inquiétude le filet de sang qui s'échappait de la bouche de l'inspecteur. Tenez bon, les secours vont arriver !

Mais, les yeux à demi révulsés, celui-ci perdait connaissance. Relevant la tête, Lartigue eut encore le temps d'apercevoir un homme qui fuyait, l'arme à bout de bras. Il ne se trouvait pas à plus de soixante mètres lorsqu'il disparut derrière un entrepôt. Heureusement, Verdier accourait, suivi de Martinez.

— Oh !... Putain !

— Il est vivant ! dit Lartigue.

Sûre d'elle, la jeune femme prit instantanément les choses en mains.

— Vite, Benjamin... Aide-moi à le tourner sur le côté !

Dans le même temps, Lartigue avait repris son arme en main et

s'était redressé. En quelques secondes, il avait évalué la situation et pris sa décision. Il jeta un dernier regard à Beaufort et s'élança à la poursuite de l'agresseur.

Ses chances de le rattraper étaient minces, il le savait. De l'autre côté de la propriété se trouvait un centre commercial où celui-ci aurait beau jeu de se fondre dans la foule du vendredi soir. Mais il voulait tenter le tout pour le tout.

Une fois parvenu à l'angle du bâtiment où il l'avait perdu de vue, Lartigue ralentit sa course. L'arme à bout de bras, il passa prudemment la tête. Personne. Sur sa droite, le mur rectiligne de l'entrepôt s'avancait sur une quarantaine de mètres, tandis qu'à sa gauche se prolongeait le mur d'enceinte.

Devant lui, le bout de l'allée sur laquelle il s'apprêtait à s'engager était barré par un pavillon de pierre dont toutes les ouvertures étaient barricadées avec des planches. L'autre avait donc nécessairement dû passer entre les deux bâtiments et si, par malheur, il avait décidé de l'attendre là, le commissaire ferait une cible idéale tout le temps qu'il mettrait à parcourir la distance.

Quarante mètres.

Il prit deux secondes pour évaluer le risque, puis reprit sa course. Son front dégoulinait. À cet endroit, la chaleur était presque suffocante.

À mi-chemin, il ralentit progressivement l'allure, focalisant toute son attention sur ce point d'où l'ennemi pouvait surgir à tout moment, puis se mit à marcher, bras tendus devant lui, sa main gauche enserrant fermement son poing droit. À l'extrémité de l'entrepôt, il s'arrêta et s'adossa quelques instants au mur afin de reprendre son souffle.

Son coeur lui battait littéralement les tempes, si bien qu'il avait de la peine à déceler les bruits susceptibles de trahir la présence du fugitif. Mais il fallait faire vite, chaque seconde perdue diminuait ses chances de réussite. Bloquant sa respiration, il pivota d'un demi-tour, fit un pas de côté et se retrouva en position de tir face à une arrière-cour qu'il balaya rapidement du regard.

Aucune trace de l'agresseur.

Il respirait mieux. Restait à savoir par où l'autre était passé. Les grosses branches d'un érable qui surplombaient un vieux mur croulant sous des avalanches de lierre lui indiquèrent qu'au-delà commençait le parc que Guérin avait renseigné sur son croquis. Et comme un grillage empêchait tout passage à l'autre bout de l'entrepôt, il était forcément passé de l'autre côté, ce que confirma la présence de quelques feuilles de lierre sur le sol. Il ne lui restait plus qu'à franchir l'obstacle en s'aidant des lianes les plus solides.

Parvenu au sommet du mur, il se laissa tomber sans mal et s'abrita aussitôt derrière le tronc du gros arbre pour observer ce qu'il avait devant lui. Il ne repéra pas la moindre présence. Comme il s'y attendait, à moins d'une centaine de mètres sur sa droite, une grande demeure entourée d'herbes sauvages occupait le centre de la vaste propriété.

À l'évidence, les lieux n'étaient guère entretenus. Ici et là des arbres jonchaient le sol, ce qui n'allait pas faciliter sa progression. Quant à la maison, ses vitres brisées en disaient long sur son état de délabrement.

Lartigue ne s'attarda pas. Quittant son abri, il décida de s'approcher de la vieille demeure, estimant que c'était sans doute là le chemin le plus court pour trouver une issue. Il se remit à courir, évitant tant bien que mal les arbres déracinés. Arrivé à sa hauteur, il décida de la contourner par la gauche, sans quitter le couvert du bois.

C'est alors qu'il vit l'homme passer entre les arbres.

Il était jeune, grand, élancé, tout vêtu de jean noir. Contrairement au commissaire, il avait choisi de longer le mur d'enceinte, ce qui avait dû le retarder. Bien qu'il courût à faible allure, sa foulée était encore souple. Il tenait toujours son arme à bout de bras.

Redoublant de prudence, Lartigue s'enfonça dans le bois en direction de l'inconnu. Tout d'un coup, il se figea. Son coeur s'emballa. Il l'avait perdu. La suite se passa en une fraction de seconde. Repérant au dernier moment la silhouette qui l'ajustait, il plongea en même temps que retentit la détonation.

La fiancée du canal, pp. 19-22.

Sa dernière préparation achevée, Charles Lagrange n'y tint plus. Il ôta sa blouse blanche et, après avoir jeté un rapide coup d'oeil aux prescriptions en attente, s'empressa de répéter les gestes quotidiens que réclamait la fermeture de sa pharmacie.

Il venait à peine de baisser le rideau métallique de sa devanture lorsque la sonnerie du téléphone retentit. Il fut sur le point de revenir sur ses pas. Puis, comme s'il refusait tout à coup de céder au remords, il donna deux tours de clé et s'éloigna.

Écrasé sous un ciel de plomb, Le Chesne était pratiquement désert. Charles enfila la rue principale du village d'un pas rapide, pressé de gagner la petite place de l'église Saint-Jacques où il retrouverait le banc qui, depuis près d'un mois, le voyait s'asseoir tous les jours à l'ombre des tilleuls.

Ce soir encore, il s'installa discrètement, avant de river son regard à l'une des fenêtres du Relais d'Argonne dont la façade arrière occupait un coin de la place, à quelques mètres du canal.

À peine plus de dix minutes s'étaient écoulées lorsque le sommet des tilleuls se mit à onduler dans un frémissement. Le vent se levait. Une nouvelle bourrasque venait de soulever un nuage de poussière au pied de l'église lorsqu'il crut soudain entrevoir une silhouette dans la chambre qu'il épiait. Son coeur s'emballa. Il n'était pourtant pas très sûr de lui car les ramures animaient la façade de leurs ombres mouvantes, se faisant les instruments d'un étrange décor.

Son attente redoubla, palpitante, tandis qu'au loin retentissait un premier grondement de tonnerre. De longues secondes s'écoulèrent encore, durant lesquelles il se sentit gagné par une sourde angoisse.

Et s'il l'avait manquée?...

Ne pouvant se résigner à cette idée, il se leva. Cette fois, le ciel avait commencé de s'obscurcir et le vent se mit à balayer la place dans un grand frisson de feuilles. Une femme gagna précipitamment le fond de son jardin pour dépendre son linge. Des gosses se mirent à courir. Plus loin, sur le chemin de halage, des vacanciers rejoignaient leur bateau en toute hâte.

Sans se préoccuper de l'orage qui arrivait, Charles s'était approché du muret de pierre qui bordait le jardin de l'auberge, le

regard toujours tendu en direction de la chambre dont la fenêtre était ouverte. C'est à ce moment précis que tombèrent les premières gouttes de pluie. Lourdes et sonores, elles s'écrasèrent autour de lui, l'une après l'autre, creusant dans la poussière de l'été de minuscules cratères d'ocre jaune. Il y eut un nouveau coup de tonnerre, la couleur du ciel vira au noir et l'orage éclata, délivrant d'un coup le village de la chaleur qui l'étouffait depuis plusieurs jours.

Indifférent à la pluie qui commençait à battre, Charles se mit à longer le jardin. Il avait tout au plus vingt pas à faire avant d'en atteindre l'extrémité et de déboucher sur la terrasse de l'auberge, à l'angle du bâtiment. Vingt pas avant de perdre la fenêtre de vue. Autant de secondes durant lesquelles s'affronteraient en lui les sentiments les plus contradictoires.

Mais comment pouvait-il se résoudre à rentrer chez lui sans l'avoir vue ?

Et pourtant, il avançait toujours, comme si sa marche était réglée pour ne jamais s'arrêter, sans se soucier de l'eau tiède qui dégoulinait sur son visage, trempait sa chemise. Il ne restait déjà plus que quelques mètres lorsque se produisit ce qu'il espérait.

La pièce s'éclaira.

Charles se figea, retint sa respiration, le temps d'apercevoir une jeune fille aux longs cheveux blonds se précipiter à la fenêtre pour la refermer. Mais alors que celle-ci se penchait au dehors pour en saisir les deux battants, un éclair incisa le ciel dans un fracas assourdissant. Aveuglé, il ferma les yeux, sans entendre le petit cri de stupeur qu'elle poussa au même moment.

Lorsqu'il releva la tête, elle avait disparu et il n'eut que le temps de prononcer un prénom avant que la lumière ne s'éteigne: « Pauline ! »...

La fiancée du canal, pp. 25-27.

Pour la première fois de la journée, Lartigue éprouva un sentiment de réconfort. Il se sentait à pied d'oeuvre et cela le rassurait. Dès demain, il pourrait se lancer sur les traces de ces deux inconnus et, à

partir de là, essayer de reconstituer le fil des événements, coûte que coûte... D'une rive à l'autre... Jusqu'à ce que les deux rives se rejoignent... Oui... Dès demain...

Ses paupières devenaient lourdes. Engourdisant tous ses membres, le sommeil le gagnait, irrésistiblement. Dans un sursaut, il tourna la tête en direction de Verdier, mais celui-ci resta impassible et il laissa bientôt ses yeux se fermer.

Un voile noir piqueté d'une myriade de lueurs vacillantes tomba comme un rideau de scène et de fugitives images animèrent bientôt l'univers étrange de sa propre nuit. Mais il ne s'endormit pas. L'esprit vide de toute pensée, il resta d'abord un long moment plongé dans cet état intermédiaire où il avait conscience de rêver.

Il revit d'abord la petite Hollandaise. Son visage, inerte, était maculé de sang et de boue. Ce qui le frappa, c'est que son corps semblait suspendu au-dessus d'une immense étendue d'eau étale dont il ne distinguait pas les limites. Comme son regard s'attachait en vain à fouiller l'obscurité, la jeune fille reparut, ses longs cheveux blonds mêlés aux couleurs chaudes d'une robe d'été. Elle souriait. Et puis il se produisit comme un coup de théâtre. Une douleur vive lui lacéra l'âme, tandis que sur le sol gisait le visage déchiré de Neel. C'est alors seulement qu'il réalisa qu'il s'agissait d'une photo.

Il ne la vit toutefois que quelques instants, car elle disparut bientôt sous l'effet d'une vive lueur blanche qui ne se dissipa qu'avec l'apparition de Beaufort, étendu sur son lit d'hôpital. Il eut alors la sensation que commençait une longue attente dont l'angoisse croissait au fur et à mesure que son attention se fixait sur l'immobilité des mains fortes et noueuses de l'inspecteur.

La vision fulgurante d'une silhouette noire le délivra brutalement. Une détonation claqua et tandis qu'il se retrouvait plongé dans une chaleur étouffante, la peur le serra. Son cœur s'était mis à cogner et, durant quelques instants, il éprouva l'inquiétante sensation de se trouver au bord d'un abîme. Simultanément, une obscurité totale l'enveloppa. Il se sentit soudain pris de vertige, mais au moment où il allait basculer, une force invisible le retint. C'est alors qu'il comprit que cet abîme était celui de sa propre mort...

S'était-il endormi ? Peut-être. Il eut en tout cas l'impression de revenir à lui lorsqu'il entendit quelques notes de piano percer les ténèbres d'une douce mélodie. Comme si une lueur de vie cherchait à se frayer un chemin jusqu'à lui.

Dans le même mouvement lui apparurent les contours rectilignes d'une petite maison à la façade ocrée. Celle-ci était cernée de toute part par une abondante verdure que délimitaient les étendues bleues du ciel et de la mer. Mais, curieusement, alors que ce paysage lui était d'abord apparu dans la luminosité produite par le contraste des ocres et des verts sombres, le ciel et la mer commencèrent à l'envelopper de leur bleu profond, comme par enchantement.

Le temps d'un soupir, il distingua encore la silhouette élancée d'un cyprès avant de se retrouver plongé dans une nuit uniformément bleue. Il reposait à présent dans un calme étonnamment serein lorsqu'il eut à nouveau son attention retenue par les sons harmonieux d'une indéfinissable mélodie, mystérieuse et rassurante à la fois. Il eut alors le pressentiment qu'il n'était plus seul et que l'apaisement qu'il trouvait au coeur de cette nuit était l'oeuvre d'une présence bienfaisante.

Cette impression reconfortante fut toutefois de courte durée. Quelque chose se produisit qui interrompit brutalement sa rêverie, brisant du même coup l'élan d'espérance qu'il sentait poindre. La voiture s'était immobilisée.

Il ouvrit les yeux.

Il mit quelques secondes à réaliser qu'ils étaient arrivés. Devant lui, les réverbères du boulevard Roederer badigeonnaient la façade de l'hôtel de police d'une lumière crue.

La fiancée du canal, pp. 127-129.

La presse...

Un polar miroir nourri de souvenirs d'enfance

Dans son premier roman publié voici quelques semaines (1), le néolouvaniste Philippe Bradfer n'entraîne pas son personnage dans une simple enquête policière : il le fait buter contre son propre passé. Un travail d'écriture qui s'est nourri de données autobiographiques.

J'avais besoin de laisser la fiction reprendre ses droits, explique ce romaniste, professeur de français au collège technique Saint-Jean à Wavre qui entreprit, voici quelques années, une licence en relations internationales. Cette dernière formation répondait à mon goût pour la recherche, mais j'avais l'impression de rester à distance de la vie. Après avoir écrit quelques nouvelles non publiées, il découvre l'univers de Simenon et c'est le déclic. Créer un personnage principal servant de guide me semblait une très bonne solution. Nous avons construit le récit main dans la main.

Une complicité qui allait vite prendre une tournure délicate. Car à son personnage, Jean-François Lartigue, commissaire au service régional de la police judiciaire de Reims, l'auteur a voulu donner épaisseur, consistance et humanité. De retour à Givet, petite ville frontalière chargée de tant de souvenirs d'enfance et de vacances, pour fêter le départ à la retraite d'un vieil ami, le héros a rendez-vous avec un passé qu'il croyait enfoui. Et s'il mettra tant d'opiniâtreté à démêler les fils enchevêtrés d'une vieille affaire classée depuis 20 ans, c'est parce qu'il comprend qu'«aller au bout de cette enquête, c'est d'abord aller au bout de lui-même, forcer sa propre porte».

Au fil de l'écriture, j'ai été rattrapé par certains éléments de mon passé, confie Philippe Bradfer. Le temps mis à l'écriture du roman - 2 ans et demi - m'a permis de prendre du recul et de l'intégrer à mon récit en évitant l'autobiographie.

En toile de fond de cette enquête policière menée dans une petite ville de province et dans le milieu des marinières, un vaste travail de documentation. Une façon pour Philippe Bradfer de concilier encore le goût de la recherche et le plaisir de l'écriture de fiction...

Une double passion que ne devraient pas démentir les œuvres à venir. L'enseignant rêve de récits d'énigmes policières s'inscrivant dans un cadre historique précis et il planche déjà actuellement sur un autre roman policier qui aura pour toile de fond le sud des Ardennes françaises.

Mon personnage, je le côtoie déjà, mais je ne le connais pas encore très bien, explique-t-il. Mais j'ai déjà pris le temps de m'informer sur la procédure pénale en France et sur le travail du médecin légiste. En un mot, je suis retourné sur les lieux du crime.

Catherine Moreau , in *Le Soir*, 3 août 1999.

(1) - ***La nuit du passage***, Éd. Luce Wilquin, coll. *Noir Pastel*.

La Nuit du passage

par Philippe Bradfer, Éd. Luce Wilquin, 211 p.

Encore une première romanesque belge avec ce polar qui s'inscrit dans un univers sourdement simenonien : Givet (d'hier et d'aujourd'hui), la Meuse, les marinières et un *Café du port* où l'action se noue. Arrêté pour meurtre, un batelier s'est pendu dans sa cellule, voici de nombreuses années. Un élément nouveau incite sa fille à le croire innocent et elle fait appel à un policier qui, jadis, a croisé l'affaire de loin. L'auteur use avec efficacité de ce va-et-vient entre les deux époques et, en dépit de

quelques gaucheries vénielles, assoit solidement l'intrigue et le suspense. Avec, en sus, un élément d'ordre psychologique qui lie le passé personnel du policier à son enquête.

Ghislain Cotton, in *Le Vif/L'Express* - 27/8/99.

Enquête locale et enquête extrafrontalière

Quels points communs entre Philippe Bradfer et Denis Leduc ? Tous deux résident dans le quartier de Lauzelle à Louvain-la-Neuve et ont à leur actif un polar récemment publié.

Quais de Meuse, dans la région de Givet, l'action de son premier roman, c'est au bord du canal des Ardennes que le néolouvaniste Philippe Bradfer a ancré l'intrigue de sa *Fiancée du canal*.

J'éprouvais un réel besoin de laisser la fiction reprendre ses droits, explique ce romaniste, qui enseigne le français au collège technique Saint-Jean à Wavre et entreprit, voici quelques années, une recherche en relations internationales pour satisfaire son goût pour la recherche.

Pour cet auteur de quelques nouvelles non publiées, la découverte de l'univers de Simenon sera un véritable déclic : comme l'écrivain liégeois, il créera un personnage principal qui guidera l'intrigue de son premier polar *La nuit du passage*. Ce sera Jean-François Lartigue, commissaire au service régional de la police judiciaire de Reims, qui en démêlant les fils enchevêtrés d'une vieille affaire classée depuis 20 ans, retrouvera son propre passé. Pour composer les chapitres de ce premier roman, Philippe Bradfer s'était longuement documenté sur le quotidien et le milieu des marinières.

C'est avec la même minutie, le même désir de peindre une atmosphère et de donner vie et épaisseur à son personnage qu'il a construit son deuxième roman, *La fiancée du canal*, situé, celui-là, dans l'Argonne ardennaise, entre Seine et Aisne.

Il s'est longuement informé sur la procédure pénale en France et sur le travail du médecin légiste pour conter cette enquête criminelle menée par Jean-François Lartigue dans un village après que le corps de Neel, une jeune Hollandaise de 17 ans a été repêché dans le lac de Bairon. Et si le personnage principal travaille, cette fois, au sein d'une équipe d'enquêteurs pour découvrir les mobiles de cette tragédie familiale, il n'en exprime pas moins, au fil des pages, sa personnalité, ses rêves et ses fantasmes.

J'aimerais beaucoup boucler un triptyque, faire vivre à mon personnage une troisième expérience, confie encore l'écrivain néolouvaniste.

Actuellement, j'explore diverses pistes, mais je ne dispose pas d'assez de temps et de recul pour voir dans quelles directions il s'engagera. J'espère arriver au bout de ce projet dans deux ans. Après, il sera temps de penser à autre chose, de changer de héros et d'ambiance, de tourner la page.

Catherine Moreau, in *Le Soir*, 19 décembre 2001.

Philippe Bradfer en fin limier entre Reims et Le Chesne

Avec *La fiancée du canal*, le Belge Philippe Bradfer signe son deuxième roman policier qu'il a situé entre Reims et Le Chesne dans les Ardennes. En décrivant une double enquête du commissaire Lartigue du SRPJ rémois, il tient le lecteur en haleine en soignant le style.

Philippe Bradfer a récidivé. Après *La nuit du passage*, il signe un deuxième roman policier : *La fiancée du canal*. Née durant l'adolescence, enfouie par ses responsabilités familiales, son envie d'écrire est revenue en force depuis une paire d'années.

Ce Belge de quarante-quatre ans avait situé sa première histoire à Givet dans les Ardennes car il connaissait bien l'endroit : un oncle s'est installé comme médecin dans la cité ardennaise. On a même tourné chez lui un épisode de la série télévisée *Maigret chez les Flamands* avec Jean Richard.

Cette situation géographique appelait l'intervention du SRPJ de Reims. Comme personnage principal œuvrant au sein de ce service régional de la police judiciaire, il a donc créé le commissaire Jean-François Lartigue.

Un nouveau Maigret

L'auteur souhaitait le garder pour sa nouvelle aventure policière. Il veut en faire un héros récurrent à l'image de Maigret.

Ce grand admirateur de Georges Simenon marche sur les traces de son compatriote : « *je suis fasciné par l'économie des moyens chez lui* ». Son disciple ne se contente pas de décrire l'enquête sur la mort d'une jeune Hollandaise repêchée dans le lac de Bairon près de Le Chesne : comme son aîné, il suggère aussi l'atmosphère de ce bourg de province entre le café du coin fréquenté par des gens simples et la haute demeure d'une bourgeoisie locale qui y cache ses secrets.

La dimension psychologique de son flic est même développée : à la vue d'un cadavre, il s'interroge sur le sens de la vie. Les réflexions philosophiques sur la futilité de l'existence qui hantent ses pensées n'alourdissent jamais l'action.

Le style et le suspense

Le romancier, qui partage avec son policier de telles préoccupations sans s'identifier totalement à lui, entretient même très bien le suspense bien qu'il ait dédoublé son intrigue en évoquant parallèlement un trafic de voitures volées en terre rémoise : « *Je voulais m'approcher de la réalité des enquêteurs qui ont trente six dossiers sur les bras en même temps. On m'avait aussi reproché la lenteur de mon premier roman* ».

L'affaire parallèle apporte ainsi du rythme au récit qui brille également par sa prose travaillée, émaillée de quelques métaphores surprenantes dans un polar : « *Le style est une exigence intérieure pour moi* », avoue ce poète du genre noir attiré par ce type de littérature qui, après avoir nourri son enfance, assouvit chez lui ce besoin de poser des questions.

L'écrivain se révèle à ce point scrupuleux que, pour ses livres, il fait des repérages sur les lieux du crime : « *Je pars de la réalité mais des*

éléments fictifs y ajoutent ». Il s'est même rendu à Reims pour rencontrer des inspecteurs qui se sont aimablement confiés à lui sur leur métier.

« *J'ai voulu poser des questions à des hommes de terrain comme Jean-Claude Normand. Ils m'ont parlé avec passion de leur métier, de la procédure pénale différente entre la Belgique et la France, mais ils m'ont confié aussi leur désarroi. Ils travaillent sur des affaires humaines avec de moins en moins de moyens. J'ai appris les événements du 11 septembre aux États-Unis dans leur bureau. La défaillance des services de renseignements montre qu'ils ne sont plus en contact avec la réalité* ». En fin limier, ce professeur de français demeurant à Louvain-la-Neuve avait été très vite informé de la catastrophe.

Fabrice Littamé, in *L'Union*, 20 janvier 2002.

La fiancée du canal, Philippe Bradfer.

Il est une région que le tourisme a laissée dans un relatif abandon malgré son charme. Nous voulons parler de cette contrée qui va de Givet à Reims, des Ardennes aux premiers moutonnements champenois. C'est là que Philippe Bradfer aime à situer ses enquêtes policières, dans un climat de douce amertume, de temps qui passe, d'été finissant. Ainsi, si *La nuit du passage* se déroulait à Givet, comme *Chez les Flamands*, de Simenon, *La Fiancée du canal* prend pour terrain l'Argonne ardennaise.

Une jeune Hollandaise est repêchée sans vie dans le lac de Bairon peu après qu'un des inspecteurs du commissaire Lartigue a été grièvement blessé par un malfrat. Bradfer construit son enquête en jouant de ce contrepoint. À vrai dire, son commissaire, pour attachant qu'il soit, a tout de l'anti-héros. Une fatigue de vie l'habite, en même temps que des remords professionnels et une certaine appréhension à vivre. D'ailleurs, n'est-ce pas la raison qui le pousse à enquêter ? À vivre par substitution les amours, les haines, les tragédies familiales plutôt que de se lancer lui-même dans le risque ?

Bradfer a le sens des atmosphères. Il plonge avec bonheur dans les intérieurs bourgeois où se trament les échecs et les destinées impossibles ; il évoque les états d'âme avec pudeur ; il trace en filigrane le portrait d'une région très attachante entre rivières, canaux, étangs et ciel interminable. En cela, il n'est pas sans se situer dans la filiation du grand Simenon dont la ville de Liège se prépare à fêter le centenaire de la naissance avec faste.

Alain Bertrand, in *Luxemburger Wort*, 14 mars 2002.

LA FIANCÉE DU CANAL : PHILIPPE BRADFER ENQUÊTE À REIMS ET DANS LES ARDENNES

Un trafic de voitures volées à Reims. Une jeune Néerlandaise retrouvée sans vie dans les eaux du lac de Bairon. Deux affaires comme on dit au SRPJ dont va s'occuper le commissaire Jean-François Lartigue : états d'âme de l'homme, scrupules et hésitations du policier. Un climat, quoi...

Philippe Bradfer est donc devenu un récidiviste. Après *La nuit du passage* notre ami belge demeure fidèle à la France. Enquêteur aussi tenace que son héros, ce professeur de français de 44 ans, originaire de Tirlémont et enseignant à Louvain-la-Neuve, est seulement descendu un peu plus au sud.

Lartigue avait enquêté sur les bords de la Meuse à Givet pour *La Nuit du passage*. C'est le long du canal des Ardennes, à Bairon et au Chesne qu'il revient pour « La fiancée du canal » tout en organisant la traque à Reims d'une équipe de truands.

Bradfer aime Simenon et ne s'en cache pas : même souci de l'atmosphère, même héros à forte stature, même soin du détail. Il a visité les lieux qu'il décrit, il a cerné la vie d'une zone rurale comme celle qui unit le Chesne à Sauville et à Bairon. Et, pour qui connaît Reims, c'est un vrai plaisir que de suivre, rue après rue, la poursuite à l'américaine qu'il a imaginée dans la cité champenoise.

Pour consolider son histoire, cet auteur de Wallonie et ami de la Grive comme il se définit n'a pas hésité à travailler avec le service régional de police judiciaire basé à Reims, la PJ comme on dit, pour obtenir les avis techniques indispensables et être crédible jusqu'au bout.

L'auteur a donc multiplié les repérages autant que... les auditions. Travail de flic de terrain qui finit par devenir une des forces de ce roman policier. Mais Philippe Bradfer ne s'est pas contenté de faire de la procédure. Il a aussi soigné le style, une exigence pour lui que l'on voit souvent dans les Ardennes françaises, comme son éditrice, Luce Wilquin, à l'occasion des Sentiers Littéraires à Fromelennes, par exemple.

Bref, un beau travail et probablement une promotion à venir pour l'inspecteur Bradfer et pour le commissaire Lartigue.

Claude Leheutre, in *Les Amis de la Grive*, N° 164, 15 mars 2002.